ISSN: 3105-8485 (L) / 3105-8493 (P)
https://perspectivesplurielles.net/

# Perspectives PLURIELLES

Revue scientifique

ARTS, LETTRES ET LANGUES | SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

N°3 – Août 2026

TOME II – SÉRIE 1

*Sciences Humaines et Sociales*

Éditeur :

UFR Communication et Société

Université Alassane Ouattara

*(Côte d'Ivoire)*

# PERSPECTIVES PLURIELLES

Tome II — Série 1
(Sciences Humaines et Sociales)
*Territoires, sociétés et développement*

N°3 — Août 2026

ISSN : 3105-8485 (L) | 3105-8493 (P)

Adresse postale : BP v 18 Bouaké 01
Contact : +225 0757504341
https://perspectivesplurielles.net/
revueperspectivesplurielles@gmail.com

# RÉFÉRENCEMENT ET INDEXATION

Scientific Journal Impact Factor

TOGETHER WE REACH THE GOAL

https://sjifactor.com/passport.php?id=24999

SJIFactor

Scientific Journal Impact Factor

**CERTIFICATE OF INDEXING (SJIF 2026)**

This certificate is awarded to

**Perspectives Plurielles**
**(ISSN: 3105-8485 (E) / 3105-8493 (P))**

The Journal has been positively evaluated in the SJIF Journals Master List evaluation process
SJIF 2026 = 5.147

**SJIF (A division of InnoSpace)**

SJIFactor Project Manager
International Advisory Services
INNOSPACE INTERNATIONAL

SJIFactor Project

| | |
|---|---|
| HAL science ouverte | https://aurehal.archives-ouvertes.fr/journal/read/id/1529502 |
| ISSN INTERNATIONAL STANDARD SERIAL NUMBER INTERNATIONAL CENTRE | https://portal.issn.org/resource/ISSN-L/3105-8485 |

# ÉDITORIAL

Ce troisième numéro de *Perspectives Plurielles* prolonge la dynamique éditoriale amorcée en décembre 2025 et confirme la vitalité d'un projet scientifique pluridisciplinaire désormais solidement établi. L'ampleur des contributions reçues, la diversité des laboratoires et des institutions représentés, ainsi que l'exigence maintenue de l'évaluation par les pairs ont conduit le comité de rédaction à reconduire, en l'approfondissant, le choix opéré lors de la précédente livraison : le numéro paraît en deux tomes, le second se déployant lui-même en deux séries. Cette architecture respecte l'identité de chaque grand champ disciplinaire tout en préservant l'unité d'un projet résolument intégratif.

Le Tome I rassemble les travaux relevant des Arts, Lettres et Langues : littératures africaine, francophone, hispanique et anglophone, sémiotique, sociolinguistique et analyse du discours, didactique des langues, lexicologie et terminologie, études culturelles et postcoloniales. Le Tome II, consacré aux Sciences Humaines et Sociales, se déploie en deux séries. La série 1, « Territoires, sociétés et développement », réunit les recherches en géographie humaine et physique, en aménagement du territoire, en sociologie, en économie et en développement. La série 2, « Savoirs, éducation et représentations », accueille les sciences de l'éducation, la psychologie, les sciences de la communication, la philosophie, l'histoire, l'anthropologie et les études culturelles.

La diversité des terrains étudiés : Côte d'Ivoire, Sénégal, Bénin, Burkina Faso, Mali, Togo, Guinée, Niger, Cameroun, Gabon, République du Congo et République démocratique du Congo, illustre la portée continentale de cette livraison. Plusieurs lignes de force s'en dégagent : la résilience environnementale et sanitaire des territoires, les recompositions urbaines et foncières, la gouvernance des ressources naturelles et des biens communs, l'inscription du numérique dans les pratiques sociales et politiques, les transformations des systèmes éducatifs, ainsi que la place des savoirs endogènes dans la régulation des sociétés contemporaines.

Le comité de rédaction adresse sa profonde reconnaissance aux auteurs, aux évaluateurs et au comité scientifique, ainsi qu'à l'UFR Communication et Société de l'Université Alassane Ouattara, partenaire fidèle de cette aventure. Que ce numéro confirme Perspectives Plurielles comme un espace de référence où s'élaborent, en dialogue, des savoirs ouverts sur les sociétés contemporaines et leurs mutations.

Bonne lecture.

Le Comité de rédaction

# COMITÉ DE RÉDACTION

*Directeur de Publication :*
M. Konan Thiery St Urbain YEBOUE, Maître de Conférences

*Secrétariat de rédaction*

Dr (MC) KANGA Kouakou Hermann Michel, Université Alassane Ouattara
Dr (MC) YOMAN N'goh Koffi Michael, Université Alassane Ouattara
Dr (MC) KOUAMÉ Koaténin, Université Alassane Ouattara
Dr KONAN Aya Suzanne, Université Alassane Ouattara
Dr AKABLAH Tchoumou Léopold, Université Alassane Ouattara
Dr Kouamé Alain SARAKA, Université Alassane Ouattara
Dr Kanhoun Baudelaire KOUAME, Université Alassane Ouattara
Dr Kouakou Camille GOLI, Université Alassane Ouattara

*Comité Scientifique et de Lecture :*

Prof. Lazare Marcelin POAME, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. Pierre KAMDEM, Université de Poitiers, France ;
Prof. Joseph P. ASSI-KAUDJHIS, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. (Dir. Rech.) Kouadio Raphaël OURA, Université Alassane Ouattara-CRD, Côte d'Ivoire ;
Prof. Atta Jacob BRINDOUMI, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. SOW Ndioro, Université Gaston Berger, Sénégal ;
Prof. Fabio VITI, Université Aix-Marseille, France ;
Prof. François LAMBOTTE, Université Catholique de Louvain, Belgique
Prof. Konan Arsène KANGA, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. Kacou GOA, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire ;
Prof. Yao Jean-Aimé ASSUE, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire.
Prof. Eveno Emmanuel, Université Toulouse Jean-Jaurès, France ;
Prof. Kouakou Désiré M'BRAH, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire.
Prof. Göbel Christof, Universidad Autónoma Metropolitana de Mexico, Mexique ;
Dr (MC) Kouassi Ernest YAO, Université Jean Lorougnon Guédé de Daloa, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Jean Joêl BAHI, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Dhédé Paul Éric KOUAMÉ, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Yao Jean Julius KOFFI, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Adjoua Pamela N'GUESSAN, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Abiba DIARRASSOUBA, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Koffi Syntor KONAN, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Ehua Manzan Monique BEIRA, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Konan Hubert KOUADIO, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire.

# SOMMAIRE

## Géographie, environnement et aménagement du territoire


***KROUBA Gagaho Débora Isabelle***

**1.** Cartographie des zones à risque de bilharziose urinaire par télédétection et SIG dans la région du Lôh-Djiboua (Centre-Ouest ivoirien) .....1-15

***KOUADIO Datté Anderson et FROUMAN Ouattarra Bourahima***

**2.** Mobilité transfrontalière et échanges informels dans les espaces frontaliers ivoiro-ghanéens : dynamiques spatiales et enjeux de régulation .....16-32

***GUEDE One Enoc***

**3.** Territoires des confrontations du bloc américano-israélien contre l'Iran et défis de résolution des tensions .....33-46

***FAYE Cheikh Ahmed Tidiane***

**4.** Influence des aménagements anthropiques sur l'évolution du trait de côte dans la baie de Dakar : analyse morphodynamique de la plage de Bel Air (2019-2024).....47-63

***Kouablan N'GUESSAN et Kadjo Simplice Antonio KOUAME***

**5.** Croissance démographique et problématique du logement à Yamoussoukro : la contribution des villages intégrés à la ville dans l'offre foncière et immobilière .....64-86

***Kopeh Jean-Louis ASSI***

**6.** Le district de Sassandra-Marahoué face à la dégradation de ses terres : une analyse géospatiale avec l'outil Trends.Earth.....87-104

***Donatien AMOUSSOU, Djafarou ABDOULAYE et Mouïbatou TOURARE ALI***

**7.** Facteurs déterminants de la dynamique des plantations de palmier à huile dans la commune d'Athiémé au Sud-Bénin.....105-124

***Macoura Fatime Diawala KONE et Yao Jean Julius KOFFI***

**8.** Niveau d'offre des ressources dans les structures sanitaires dites « médico-scolaires » dans la ville de Bouaké .....125-143

***Gonkanou Marius ZRAN et Bi Tiécoura Jean Arnaud Jaurès IRIE***

**9.** Commercialisation des produits halieutiques et diversification des moyens d'existence des femmes rurales à l'Ouest de la Côte d'Ivoire dans le département de Zouan-Hounien.....144-158

***Marius MASSALA MBINDZOUKOU, Bruno NKOUMAKALI et Luckin OBIANG OBIANG***

**10.** Occupation du sol et identification des cultures agricoles à partir des algorithmes d'apprentissage automatique.....159-175

***Daniel GOMIS, Baba SEYE, Mamadou DIOP et Mouhamadou Bassirou DIALLO***

**11.** Perceptions des pêcheurs sur les interactions entre les oiseaux et la pêche : entre indicateurs, dynamique et menaces. Cas des quais de pêche de Yoff, Ouakam et Ngor (Dakar, Sénégal) .....176-189

***N'Guessan Fabrice YAO et Bi Tchan André DOHO***

**12.** Gouvernance urbaine et dynamique des modes de mobilité informels de desserte des quartiers Andokoi 3 et Sagbé Nord (commune d'Abobo, Côte d'Ivoire) .....190-204

*Yaya DIALLO et Issa MBALLO*

**13.** Accès à l'eau potable et résilience des populations dans la périphérie Est de la ville de Kolda (Sud-Sénégal) .....205-220

*MPEA ESSIE Princil et LONDESSOKO DOKONDA Rolchy Gonalth*

**14.** Accès à l'électricité et dynamique sociale des villes secondaires du département de la Cuvette (République du Congo) .....221-236

*N'GUESSAN Kouakou Firmain*

**15.** Gouverner l'espace partagé : divagation des animaux et tensions urbaines à San Pedro (Côte d'Ivoire).....237-254

*YAO Konan Bérenger, KAKOU Ehounou Olivier et ASSUÉ Yao Jean-Aimé*

**16.** Crise du personnel enseignant et performance scolaire : le cas de l'Inspection de Raviart en Côte d'Ivoire.....255-272

*Moussa COULIBALY, Nafolo Drissa YEO et Mohamed Zanga OUATTARA*

**17.** Insalubrité, révélateur de dégradation de l'environnement et risques sanitaires au quartier Dioulabougou dans la ville de Zuénoula.....273-290

*ADOMON Abodou Athanase et OUIZAN Bi Zalié Privat*

**18.** Gouvernance locale et participation citoyenne en Côte d'Ivoire : le paradoxe d'une implication citoyenne à Soubré .....291-307

*Marguerite KASSOGUE et Moussa dit Martin TESSOUGUE*

**19.** Commerce et abattage de volailles sur les marchés, en commune V, du district de Bamako (Mali).....308-326

*DIOMANDE Soualiho, SORO Zié Gédéon et DJETE Kousso Débora*

**20.** Le modèle AVCD à l'épreuve de la conservation durable dans l'Ouest ivoirien : défis et perspectives pour les parcs nationaux du mont Sangbé et du mont Péko .....327-344

*Ousmane DIOUF et Mouhamadou Bassirou SECK*

**21.** Gouvernance communautaire et vulnérabilité socio-économique face à l'invasion du *Typha australis* dans la Réserve naturelle communautaire de Tocc-Tocc (delta du fleuve Sénégal) .....345-360

*BISSOU Guikahué Daniel*

**22.** Tourism Assets and Rural Tourism Underdevelopment in the Village of Akpoungbou, Côte d'Ivoire.....361-373

*SOGBOU-ATIORY Badjo Julienne*

**23.** Pandémie et réalités post-COVID-19 : effets socio-économiques sur les acteurs de la filière cocos, résidents de Jacqueville .....374-394

*Eveline MAHOUNGOU*

**24.** La dynamique de transfert des cultures maraîchères dans les zones proches de Brazzaville.....395-412

*Abdoulaye KANE, Edmée MBAYE, Bonoua FAYE et Famara BODIAN*

**25.** Territoire de Fimela en transition : l'agroécologie et ses enjeux socio-économiques et environnementaux dans les systèmes alimentaires locaux .....413-430

*SORO Seydou Kadodjomon et GOGOUA Gbamain Éric*

**26.** Conséquences de l'occupation des zones à risques dans la ville de Korhogo (Nord de la Côte d'Ivoire) .....431-446

*Kouamé Félix N'DRI, Sasso Sidonie Calice YAPI, N'gatta Konan Florentin KOUADIO et Kouassi DONGO*

**27.** Vulnérabilité socio-environnementale et risques sanitaires dans les quartiers informels de Bingerville : une approche socio-géomatique de la contamination fécale .....447-463

*Richet NKOUBANGO NZOUSSI, Jean-Luc MOUTHOU et Hilarion Bagel MIZHAIRE*

**28.** Les caractéristiques des clôtures parcellaires à Brazzaville (République du Congo).....464-485

*Moussa Fadiala BOCOUM*

**29.** Dynamique de la gestion de la forêt classée de Faya au Mali .....486-500

*Abdoulaye FOFANA, Soumahila BAYO et Sékou DOUMBOUYA*

**30.** Le déficit d'engagement communautaire face à la résurgence d'Ébola à N'Zérékoré (Guinée) .....501-516

*KOMBIENI M'Bouaré Frédéric, LARE Kongben et SOUROKOU ZAKARI Amidou*

**31.** Effets des pratiques agricoles et approches innovantes pour la sécurisation des berges du bassin versant de la rivière Mékrou au Bénin .....517-533

## Sociologie, économie et développement

*Abdul Sadeck Akim MOUHAMED, Afouda Jacob YABI et Falylath BABAH DAOUDA*

**32.** Le rôle négligé des commerçants dans la circularité alimentaire : revue critique des stratégies de valorisation des invendus maraîchers dans les marchés urbains africains .....534-556

*KRA Kouamé Chérubin*

**33.** Le « gouassou » dans les marchés vivriers ivoiriens : essai de théorisation d'une pratique marchande de confiance .....557-579

*Dramane SALAMI et Souléïmane A. ADEKAMBI*

**34.** Impact des modèles de financement agricole mis en place par les systèmes financiers décentralisés sur la productivité agricole au Nord-Bénin .....580-596

*Judicaël DIAMBOUNAMBATSI, Romaric YENO-AKENDENGUE et G. Goldris ZIGUI-YAO*

**35.** Les « hommes de tout métier » au Gabon : sociologie d'une main-d'œuvre flottante .....597-614

*OGANTO Kokou Ananzè et YABI Afouda Jacob*

**36.** L'écosystème de financement des entreprises agricoles au Togo .....615-635

*Francis Pegdewendé YOUGBARÉ et Victor TOUGMA*

**37.** Genre et production scientifique : contraintes et stratégies de femmes chercheures du CNRST (Burkina Faso) .....636-654

*Boris Olivier GLODE*

**38.** Gouvernance rebelle de 2002 à 2011 et recours à la violence dans les interactions sociales à Bouaké depuis 2011.....655-669

*Wilfried BIVEGHE BI NDONG et Jean-Emery ETOUGHE-EFE*

**39.** Le travail de la chefferie villageoise au Gabon : une socio-anthropologie des activités quotidiennes des chefs de village .....670-684

*OLATAYO Olatundé Ludovic, KONAN Affoué Anabelle Flora et YAO M'Bra N'Goran Marie-Joseph*

**40.** Facteurs socioéconomiques de la commercialisation de la chicha dans la ville de Tengréla.....685-699

*ROUAMBA Lydia*

**41.** Genre et personnes déplacées internes vivant hors des sites officiels à Ouagadougou au Burkina Faso.....700-719

*Bernard LENO et Ibrahima DIALLO*

**42.** Diagnostic qualitatif d'un modèle de coopération décentralisée en Guinée : l'exemple de la commune urbaine de Labé et la Communauté d'agglomération du Sud-Est toulousain (SICOVAL) .....720-739

*BAH Nomansou Serge et KONE Moussa*

**43.** Pouvoirs publics et instauration de la vidéosurveillance aux examens du baccalauréat dans la commune de Bouaké (région du Gbêkê, Côte d'Ivoire).....740-754

*Matiéyendou KOMBATE et Adoté Akué AKPABIE*

**44.** Le cancer à l'épreuve du pluralisme médical : représentations sociales, parcours thérapeutiques et dissimulation des pratiques parallèles au Togo .....755-777

*N'DRIN Dhaibout Romuald et BOUMI Minkalokeu Léonce*

**45.** Construction sociale de l'orientation scolaire et professionnelle des jeunes à Abidjan : entre dispositif institutionnel et stratégies parentales .....778-793

*Zalissa WANGA et Bowendsom Claudine Valérie ROUAMBA/OUEDRAOGO*

**46.** Commerce transfrontalier au Burkina Faso : une analyse des difficultés rencontrées par les femmes .....794-810

ISSN : 3105-8485 (L) / 3105-8493 (P)
https://perspectivesplurielles.net/

# GOUVERNANCE REBELLE DE 2002 À 2011 ET RECOURS À LA VIOLENCE DANS LES INTERACTIONS SOCIALES À BOUAKÉ DEPUIS 2011

## *REBEL GOVERNANCE FROM 2002 TO 2011 AND THE USE OF VIOLENCE IN SOCIAL INTERACTIONS IN BOUAKÉ SINCE 2011*

**Boris Olivier GLODE**
*Docteur en sociologie, chercheur au Centre de recherche pour le développement (CRD), Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire)*
E-mail : borisglode@gmail.com

***Résumé :*** *Le mode de fonctionnement du système politique en Côte d'Ivoire depuis les années 1990 est caractérisé par des conflits socio-politiques parfois très violents. La représentation sociale de la démocratie multipartiste chez les acteurs politiques ivoiriens et leurs militants les met dans des prises de positions tranchées, qui constituent l'une des principales sources de violences parfois armées. Ainsi, le coup d'État manqué du 19 septembre 2002 s'est transformé en rébellion qui a pris la ville de Bouaké pour siège. Cette ville a été victime d'une gouvernance rebelle pendant les dix années qu'a duré la rébellion. Ayant pour principal mode de fonctionnement et de résolution des problèmes la violence armée, cette gouvernance a laissé à Bouaké un vivier de prestataires de service de violence, dont les acteurs ne mobilisent que la violence dans toute sorte d'interactions. Pour ces catégories communément appelées « les démobilisés », « les chauffeurs de motos-taxis » et « les gens de la gare », déjà habituées à la violence armée, la détention d'armes à feu et la capacité à les manipuler sont une ressource socio-politique importante dans un environnement où ces acteurs ont le sentiment d'être trahis, rejetés et même sacrifiés. Cette réflexion, qui s'appuie sur une étude qualitative mobilisant des entretiens individuels et des focus groups, examine les mécanismes sociaux par lesquels la gouvernance rebelle a laissé en héritage un vivier de prestataires de violence à la ville de Bouaké.*

**Mots-clés** : *gouvernance rebelle, recours à la violence, système politique ivoirien, sortie de conflit, Côte d'Ivoire.*

***Abstract:*** *The functioning of the political system in Côte d'Ivoire since the 1990s has been characterized by socio-political conflicts that have at times been extremely violent. The social perception of multiparty democracy among Ivorian political actors and their supporters leads them to take starkly opposing positions, one of the main sources of violence, sometimes armed. Thus, the failed coup of September 19, 2002, evolved into a rebellion that established Bouaké as its headquarters. The city was subjected to rebel governance for the ten years the rebellion lasted. With armed violence as its primary mode of operation and problem-solving mechanism, this governance left Bouaké with a pool of violence service providers whose members resort exclusively to violence in all kinds of interactions. For these groups, commonly referred to as "the demobilized", "motorcycle taxi drivers" and "people at the bus station", already accustomed to armed violence, the possession of firearms and the ability to handle them constitute an important socio-political resource in an environment where they feel betrayed, rejected and even sacrificed. Drawing on a qualitative study based on individual interviews and focus groups; this analysis examines the social mechanisms through which rebel governance has left behind a pool of violence providers in the city of Bouaké.*

**Keywords**: *Rebel governance, use of violence, Ivorian political system, demobilized fighters, Côte d'Ivoire.*

## Introduction

Les systèmes politiques des États d'Afrique contemporaine, surtout en zone subsaharienne, ont un fondement particulièrement ethnique. Ainsi les compétitions politiques se présentent comme des compétitions ethniques. Cet antagonisme interethnique ajouté à l'impuissance et/ou la faiblesse des Etats constitue le facteur central des crises dans ces pays (M. Adam, 2004, p. 18). Cette ethnicisation des rapports socio-politiques qui structure le mode d'accession et de succession au pouvoir conduit les acteurs politiques au pouvoir à s'y maintenir par la force, et ceux qui désirent le pouvoir à vouloir le récupérer par les armes.

C'est ainsi qu'une rébellion conduite par Laurent Désiré Kabila à partir de l'est du pays s'est soldée par la chute du régime Mobutu au Zaïre, devenu République démocratique du Congo, en mai 1997. Déjà au cours des années 1980 au Libéria, un mélange de rivalités ethniques et de luttes pour le contrôle des ressources naturelles a été à l'origine des conflits très violents. Un coup d'État militaire mené par le sergent Samuel Doé de l'ethnie Krahn a renversé le pouvoir américano-libérien et a entraîné le déclenchement des violences. À partir de 1989, le Front National Patriotique de Charles Taylor a entraîné le Libéria dans une véritable guerre civile malgré l'intervention des forces ouest africaines (ECOMOG) (E. Bordessoule, 2006, p. 1).

Dans le contexte ivoirien, le coup d'État militaire du général Robert Guéi en 1999 qui a entraîné la chute du régime Bédié marque le début de l'usage des armes à feu sur la scène politique ivoirienne. En effet, en dehors de la révolte des Guébié qui a été réprimée en 1970 par le régime Houphouët (T. Coulibaly, 2002 p. 2), il n'y avait pas eu une autre occasion d'utilisation d'arme à feu dans le milieu politique ivoirien jusqu'à ce coup d'Etat. Trois années plus tard c'est-à-dire en 2002, un autre coup d'État manqué se transforme en une rébellion qui a assiégé la ville de Bouaké et s'y est définitivement implantée. Ayant pris cette ville comme son siège, la rébellion a divisé la Côte d'Ivoire en deux et a contrôlé d'un point de vue militaire, politique et économique la moitié nord du pays (R. Banégas et B. Losch, 2002 p. 3).

Assiégée depuis la nuit du 19 au 20 septembre 2002 par la rébellion, la ville de Bouaké a été depuis cette période, l'objet d'une gouvernance rebelle jusqu'à la chute du régime Gbagbo en avril 2011. La violence militaire, criminelle ou politique était la règle. Au début du règne des rebelles à Bouaké, c'était une "violence de guerre" essentiellement orientée contre l'armée ivoirienne et d'autres agents de forces de l'ordre. Toutefois, cette "violence de guerre" se manifestait également par le massacre des fonctionnaires et civils sudistes. Une fois la rébellion totalement installée, c'est la période de "l'épuration ethnique" de la part de la galaxie humanitaire qui était en étroite collaboration avec les rebelles. Le troisième niveau de gouvernance violente des rebelles s'est manifesté par le massacre ethno-

fractionnel au sein de la rébellion entre les hommes de Guillaume Soro (en grande partie Sénoufo) et les partisans d'Ibrahim Coulibaly alias IB (majoritairement Malinké) (M. Galy, 2007, p. 8).

En plus de ces trois niveaux de violence qui ont marqué la gouvernance rebelle, identifiés par M. Galy (2007, p. 8), la ville de Bouaké a baigné pendant longtemps dans un climat social de "non droit" et "d'impunité" selon S. Auvray (2005, p. 1). En effet, les chefs rebelles locaux étant lourdement armés et ayant des hommes aussi armés autour d'eux, imposaient par la force leurs volontés et désirs aux populations surtout civiles en guise de lois. Ils étaient au centre de toutes les interactions sociales et utilisaient la force des armes dans le règlement de toutes les situations sociales (S. Auvray, 2005, p. 2).

Quand l'on jette un regard dans la littérature scientifique, les phénomènes des guerres civiles, des conflits interethniques, des violences politiques, des rebellions et des gouvernances rebelles ont été observés par divers auteurs. Ainsi, P. Hugon (2006 p. 5) présente la question des conflits armés en Afrique comme un phénomène qui résulte d'un enchevêtrement de plusieurs facteurs. Il s'agit notamment des facteurs culturels, sociaux, politiques, militaires et géopolitiques ayant chacun leur propre temporalité. Ces facteurs mettent en interaction une pluralité d'acteurs, d'alliances et de mobiles. De tous ces facteurs, l'auteur estime que les facteurs politiques sont beaucoup plus dominants dans le contexte africain. Ces facteurs se manifestent essentiellement par l'inégalité d'accès aux postes de responsabilité et aux services de base. C'est ce qui rend justement les compétitions conflictuelles avec des tensions entre des groupements politiques sur une base identitaire ou ethnolinguistique (P. Hugon, 2006 p. 5).

Si P. Hugon (2006 p. 5) analyse la question des violences armées en Afrique d'un point de vue général, E. Chauvin et G. Magrin (2020, p. 2) observent la question sous l'angle régional. Ils étudient le cas particulier de l'Afrique centrale. Pour ces auteurs, cette région de l'Afrique compte aujourd'hui deux espaces de violences. Il s'agit des Grands Lacs avec pour épicentre d'instabilité la République Démocratique du Congo, et l'Afrique Centrale du nord avec le Tchad comme foyer de violences armées. Pendant que la région du Lac Tchad est en proie à la lutte armée de type djihadiste portée par le groupe Boko Haram depuis 2009, la République Centrafricaine est plongée depuis 1996 dans des conflits armés internes régionalisés qui ont conduit depuis 2013 à un quasi-effondrement de l'État (E. Chauvin et G. Magrin (2020, p. 3). Vu la permanence et l'intensité des conflits armés dans cette région de l'Afrique, les deux auteurs qualifient sa situation socio-politique d'instabilité chronique.

Revenant au cas de la Côte d'Ivoire, M. Galy (2004, p. 18) situe l'émergence de la violence dans l'espace politique à partir du coup d'Etat du général Robert Guéi et sous son régime militaire. Ensuite, après le coup d'État manqué de 2002 qui s'est

soldé par la formation de la rébellion et la division du pays en deux, la violence a atteint un niveau élevé sur le terrain politique avec des séries d'affrontements entre la rébellion nordiste et les forces armées régulières. Il y a eu également la formation dans la zone sud du pays, des groupes d'autodéfense dont certains étaient organisés en milices urbaines comme le "modèle congolais" (M. Galy, 2004, p. 18).

Ainsi installée à Bouaké après la division du pays en deux, la rébellion règne en maître absolu sur la moitié nord du pays, surtout dans la ville de Bouaké. La ville a subi durant tout le temps de la rébellion, une gouvernance rebelle exclusivement caractérisée par la violence. Cette violence était dirigée en premier lieu contre les agents des forces de l'ordre en service dans la ville ; et ensuite contre tous les ressortissants du grand sud de la Côte d'Ivoire (T. Coulibaly, 2002, p. 2 ; M. Galy, 2007, p. 8).

Toutefois à un moment donné plus précisément en 2004, une guerre de domination et contrôle de l'espace social a éclaté au sein de la rébellion sur un fondement ethnique. Cette guerre a opposé le Secrétaire Général des Forces Nouvelles Guillaume Soro (Sénoufo) et le Sergent-Chef Ibrahim Coulibaly alias IB (Malinké), l'un des membres fondateurs de la rébellion. La guerre de contrôle de la rébellion qui a commencé par l'attaque d'un camp militaire à Korhogo et d'un convoi du Secrétaire Général des Forces Nouvelles par des éléments lourdement armés et équipés de véhicules neufs de type 4 × 4, s'est déportée à Bouaké sous forme d'un affrontement sanglant entre les hommes des deux leaders. À Bouaké, l'affrontement s'est terminé par l'assassinat du caporal Kassoum Bamba alias Kass (l'homme de main d'IB et commandant de la base aérienne de Bouaké) dont le corps a été mutilé, calciné et gisant au milieu d'un amas de débris (E. Fall, 2004, p.3).

Cette gouvernance rebelle dont la ville de Bouaké a été l'objet de 2002 jusqu'en 2011, l'année d'accession de la rébellion au pouvoir, a laissé la violence comme héritage à cette ville. Ce qui fait que Bouaké est aujourd'hui perçue comme une ville à part. Une ville où tous les soulèvements populaires qui passent inaperçus dans tout le pays, virent rapidement et facilement à des affrontements armés qui font toujours des morts et des blessés. C'est le cas des émeutes occasionnées en 2016-2017 par la hausse des coûts de l'électricité (V. Duhem, 2018, p. 2). Selon cet auteur, Bouaké étant l'épicentre de la mutinerie, constitue un "Far West" où la plupart des jeunes règnent encore dans l'impunité.

Dès lors, quels sont alors les mécanismes sociaux par lesquels la gouvernance rebelle a laissé la violence comme héritage à la ville de Bouaké ? Et comment cette violence est donc mobilisée dans les rapports sociaux ?

## 1. Méthodologie

Dans le processus de recherche de réponses scientifiques aux préoccupations relatives aux mécanismes sociaux par lesquels la violence et ses acteurs ont été laissés à la ville de Bouaké par la gouvernance rebelle comme héritage, et la façon dont cette violence est réinvestie dans les interactions sociales, l'on a mobilisé une approche qualitative basée sur des entretiens individuels et des focus groups. Le choix de la ville de Bouaké pour cette étude s'appuie sur des fondements scientifiques bien précis. La première base sur laquelle l'on a choisi la ville de Bouaké est que cette ville a été non seulement le siège de la rébellion qui occupait et contrôlait la moitié nord du pays depuis septembre 2002, mais aussi et surtout elle l'une des villes ivoiriennes les plus fréquemment touchées par des soulèvements populaires violents et autres formes de violences armées depuis 2011 (B. Mieu, 2016, p. 2 ; M. Namasté, 2018, p. 3).

En ce qui concerne les acteurs interrogés lors des investigations empiriques, dix catégories d'acteurs ont été rencontrées sur le terrain. Il s'agit notamment des démobilisés, des chauffeurs de motos-taxis, des acteurs de la gare, des autorités sécuritaires, des autorités administratives, des autorités politiques, des autorités religieuses, des citoyens ordinaires, des organisations de la société civile, et des fonctionnaires de la ville. Les focus groups ont été réalisés avec les démobilisés, les chauffeurs de motos-taxis, les acteurs de la gare, les citoyens ordinaires, les organisations de la société civile, et les fonctionnaires de la ville. C'est donc six focus groups qui ont été réalisés lors de cette étude, avec en moyenne une douzaine d'acteurs par activité. En ce qui concerne les entretiens individuels, ils ont été réalisés avec certains acteurs de ces six catégories avec lesquels l'on a fait les focus group, mais aussi avec les autorités administratives, sécuritaires, politiques et religieuses. En plus des 6 focus groups, 42 acteurs ont été rencontrés pendant les entretiens individuels. Les deux tableaux suivants en sont les illustrations.

**Tableau 1 : Récapitulatif des focus groups**

| Numéro du Focus Group | Nature du Focus Group | Catégorie d'Acteurs |
|---|---|---|
| 1 | Homogène | Les démobilisés |
| 2 | Homogène | Les chauffeurs de motos-taxis |
| 3 | Homogène | Les acteurs de la gare |
| 4 | Homogène | Les citoyens ordinaires |
| 5 | Homogène | Les organisations de la société civile |
| 6 | Homogène | Les fonctionnaires de la ville |

*Source : Enquêtes de terrain de l'auteur, 2023*

**Tableau 2 : Récapitulatif des entretiens individuels**

| Catégorie d'Acteurs | Nombre Acteurs rencontrés |
|---|---|
| Les démobilisés | 5 |
| Les chauffeurs de motos-taxis | 8 |
| Les acteurs de la gare | 5 |
| Les autorités sécuritaires | 1 |
| Les autorités administratives, | 2 |
| Les autorités politiques, | 4 |
| Les autorités religieuses, | 6 |
| Les citoyens ordinaires | 7 |
| Les organisations de la société civile, | 5 |
| Les fonctionnaires de la ville | 6 |
| Total des Acteurs rencontrés | 49 |

*Source : Enquêtes de terrain de l'auteur, 2023*

À la suite de la retranscription des données empiriques collectées, l'on a fait une analyse de contenu thématique à la suite de laquelle les résultats de l'étude sur la gouvernance rebelle et le recours à la violence dans les rapports sociaux à Bouaké se présentent sous deux grands axes. Il s'agit d'abord des "Mécanismes sociaux de transmission de la violence à la société par la gouvernance rebelle à Bouaké", et ensuite du "Système de mobilisation de la violence dans les interactions sociales à Bouaké".

## 2. Résultats de l'étude

### *2.1. Mécanismes sociaux de transmission de la violence à la société par la gouvernance rebelle*

Plusieurs mécanismes sociaux ont participé à la fabrication de la violence comme héritage social laissée par la gouvernance rebelle à la ville de Bouaké. Il s'agit d'abord de l'espace social de Bouaké qui est disputé par trois groupes sociolinguistiques, ensuite du recrutement des analphabètes dans la rébellion qui constitue une stratégie d'accomplissement "facile" de leur mission, et enfin de la terreur que les rebelles mobilisent comme mode de gouvernance.

#### *2.1.1. Bouaké : une ville disputée par trois groupes sociolinguistiques*

Avant même que la rébellion ne s'y implante, la ville de Bouaké en tant qu'espace social était déjà objet de conflits qui opposent principalement les trois groupes sociolinguistiques vivant à l'intérieur et/ou à proximité de la ville. Il s'agit notamment des Baoulé socialement construits comme les autochtones, des Tagbanan socialement construits comme originaires de Katiola mais dont certains villages et forêts sont très proches de Bouaké, et les Burkinabé qui se perçoivent comme ayant la mainmise sur la ville d'un point de vue économique, politique et même démographique.

Dans la répartition spatiale des populations en Côte d'Ivoire, le centre du pays et les villes et villages sont occupés par les Baoulé qui sont considérés comme les

autochtones de cette zone. Ainsi, la ville de Bouaké a toujours été considérée dans cette répartition comme une ville Baoulé. Mais cette appartenance est remise en cause à l'intérieur même de la ville des catégories d'acteurs qui sont principalement les Tagbanan et les Burkinabé. En ce qui concerne les Tagbanan, ils occupent la zone de Katiola qui fait frontière avec Bouaké. Sur cette base, ce peuple estime que l'espace géographique qui est aujourd'hui devenu la ville de Bouaké était le leur dans un passé lointain. Seulement dans l'évolution migratoire des peuples, les Baoulé ont progressivement migré vers les Tagbanan et les ont légèrement repoussés vers Katiola. C'est la raison qui explique l'occupation définitive de cet espace par les Baoulé.

Ce niveau de dispute de l'espace entre les Tagbanan et les Baoulé n'existe que dans les discours sociaux. Il n'évolue pas jusqu'aux conflits ouverts et violents. Il n'est pas non plus récupéré et réinvesti dans les rapports sociaux par des acteurs politiques ou apolitiques. Toutefois, le volet concernant la revendication de la propriété de Bouaké par les Burkinabé est non seulement beaucoup plus violent et crée d'autres formes de violences, mais ce débat a été également récupéré pendant la rébellion et réinvesti dans les rapports sociaux pour constituer le fondement idéologique de certains règlements de comptes individuels ou collectifs. En effet, les Burkinabé vivant à Bouaké, comme le nom l'indique sont d'origine burkinabé. Mais ils ont le monopole des activités socio-économiques de la ville. D'un point de vue démographique, les acteurs sociaux rencontrés lors des investigations empiriques sont tous unanimes pour dire que ces Burkinabé (et dans une moindre mesure les maliens) sont plus nombreux dans la ville que les Baoulé qui sont plus installés dans les villages. Sur le plan politique, la gouvernance de la ville a été souvent aux mains des immigrés burkinabés ou aux mains de leurs enfants selon les mêmes acteurs sociaux. Ils tiennent pour preuve le maire de la ville Djibo Sounkalo dont le fils Djobo Nikola est l'actuel maire de 2011 à 2023, est d'origine burkinabé.

Cette configuration socio-politique et même économique de la ville de Bouaké crée un sentiment de frustration et de repli social chez les Baoulé qui se perçoivent comme étant expropriés de leur ville ou même leur terre en tant qu'espace social. Du côté des Burkinabé socialement construits comme étrangers par les autochtones, c'est un regain de confiance et un sentiment de victoire dans un contexte où c'est celui qui est qualifié d'étranger qui domine d'un point de vue économique, politique et sociale la ville. Cette inversion du pouvoir de domination engendre la remise en cause des contrats sociaux initiaux structurant les rapports entre les autochtones et les allogènes.

Ce conflit de domination politique et économique, donc de contrôle de l'espace social qu'est Bouaké a été exacerbé par la rébellion qui s'est socialement construite comme étant originaire du nord et qui s'est opposée au sud en divisant le pays en deux avec pour Bouaké sa capitale. Un chef traditionnel baoulé affirme à cet effet :

> *« Nous-même les Baoulé, on est devenu étrangers sur notre propre terre. Ces gens, ces Burkinabé qu'on a reçu, on leur a donné de la place, aujourd'hui, ils nous ont tout arraché. Tout est dans leurs mains, le commerce, tout. Toute l'économie de la ville, tout est dans leurs mains. Même le premier de Bouaké, il est Burkinabé. C'est encore son fils qui est Maire actuellement. Et ils nous disent que Bouaké c'est pour eux. Eux, ils sont plus Ivoiriens que nous les Baoulé. En plus ils ont pris les armes, ils sont venus nous tuer, aujourd'hui ils ont encore ces armes ».*

### *2.1.2. Le recrutement des analphabètes dans la rébellion comme stratégie d'accès au pouvoir*

Le système et la logique de recrutement dans la rébellion sont un élément essentiel dans l'accomplissement des différentes missions assignées aux rebelles et dans le processus de transmission de la violence à la société. En effet, selon la plupart des acteurs sociaux rencontrés lors des entretiens individuels et même les focus groups, les responsables de la rébellion et surtout les initiateurs prenaient soin de recruter des personnes dont le niveau intellectuel était très faible. Un participant au focus group avec les fonctionnaires de la ville pour ne citer que lui, a qualifié ces recrues rebelles d'analphabètes.

Selon différents acteurs interrogés lors de l'étude, le principal enjeu de ce type de recrutement est d'avoir majoritairement ou même totalement dans les troupes rebelles d'excellents exécutants. Il faut des personnes dont la capacité d'analyse, de raisonnement et de critique était très faible pour non seulement croire à toutes les promesses et discours sociaux produits par les responsables, et aussi exécuter tous les ordres sans vraiment mesurer les conséquences sur les autres et même sur soi. Sur cette question, un participant au focus group avec les organisations de la société civile explique :

> *« Ils ont recruté exprès des analphabètes dans la rébellion. Juste pour qu'ils les suivent bêtement sans réfléchir, pour qu'ils croient bêtement à tout ce qu'ils vont dire. Des gens qui n'ont même pas fait le CP1, si on lui dit vas dans cette maison, tous ceux que tu vas trouver là-bas, tue-les parce qu'ils sont de couleur jaune. Mais s'il arrive là-bas et tout le monde est noirs, mais lui, il va voir jaune ; parce que c'est ce qu'on lui a dit. C'est des gens comme-çà qu'ils ont recrutés pour faire des axassions. »*

Cette idée a été reprise en d'autres termes lors du focus group avec les démobilisés qui exprimaient leurs déception et frustration relatives à leur situation sociale après le temps de la rébellion et après la guerre post-électorale de 2011. C'est ce qu'on verra dans la sous-section consacrée au sentiment de trahison plus loin, mais il est important de présenter ici l'écart que ces ex-rebelles constatent entre les discours prometteurs qu'ils entendaient hier qui les ont fait beaucoup rêver, et la situation sociale misérable dans laquelle ils se retrouvent aujourd'hui. Sans aucun esprit d'analyse critique afin de distinguer ce qui est faisable de ce qui ne l'est pas selon les acteurs rencontrés, ces individus prenaient pour vérité absolue tout ce que

leurs responsables promettaient hier pendant la rébellion. C'est aujourd'hui à la fin de la guerre, lors du partage du butin qu'ils se rendent compte qu'il y a des statuts ou avantages sociaux qu'il leur était impossible d'obtenir. Un participant au focus group avec cette catégorie d'acteurs dénommée démobilisés affirme à ce propos :

> *« Ils nous ont pris, on a fait la guerre pour eux, ils nous ont tout promis, mais aujourd'hui on est sorti zéro, on n'a rien eu. Tout ce qu'ils ont promis, rien. Ils n'ont rien fait. Aujourd'hui, on soufre, on peut même pas manger. Et nos femmes ? Et nos enfants ? Dix ans de guerre pour rien. Et puis on est là, on souffre. Moi je peut plus jamais fait guerre pour quelqu'un. »*

### *2.1.3. La terreur comme mode de gouvernance rebelle à Bouaké*

Le fondement de la gouvernance rebelle est la violence extrême. Régner par la terreur. Faire peur pour mieux régner. Dans le contexte ivoirien, pendant la rébellion les institutions de l'Etat ne fonctionnaient plus dans la zone nord du pays occupée par les rebelles. A la prise des villes de cette zone particulièrement Bouaké, la police, la gendarmerie, l'armée régulière, en somme tous les hommes en treillis et leurs familles étaient la première cible des rebelles. La deuxième cible était constituée de toutes les personnes originaires de la zone sud de la Côte d'Ivoire et leurs familles également.

Sur cette base toutes les autorités administratives, sécuritaires, judiciaires et militaires qui n'ont pas été exécutées selon les acteurs interrogés, sont sorties de la ville avec toutes leurs familles en marchant jusqu'à Yamoussoukro par des pistes en forêt. L'objectif principal de toutes les personnes qui sortaient de Bouaké pendant cette période des premières heures de la rébellion était de rallier Abidjan par tous les moyens pour être sûr d'avoir la vie sauve. C'est ainsi que toute la ville est restée aux mains des rebelles qui régnaient en maître absolu. Ils avaient le contrôle parfait de la ville sur tous les plans. La gouvernance militaire, sécuritaire, politique, juridique et même économique de la ville de Bouaké était entre leurs mains.

Toutes ces formes de gouvernances sont structurées par des compétences qui sont pour la plupart, acquises dans des écoles ou grandes écoles publiques de formation spécialisée. Dès lors tous ceux qui sont mandatés par l'État ivoirien et qui ont la charge de ces formes de gouvernance sur toute l'étendue du territoire ont été formés dans ces écoles selon leurs statuts sociaux. Alors qu'aucun rebelle n'est passé par une seule de ces écoles sauf les premiers responsables qui étaient des militaires à l'origine. Il n'y a que les armes et leur manipulation que les rebelles ont comme compétences pour gérer toutes ces formes de gouvernances dans la ville de Bouaké. Donc la règle était l'extrême violence et l'usage facile, rapide et non règlementé des armes à feu ou armes blanches.

Sous ce rapport, toutes les questions concernant la vie sociale étaient réglées par la violence avec l'usage des armes à l'appui. Les questions économiques,

juridiques, sécuritaires et politiques étaient réglées par la violence et l'usage des armes. La principale ressource sociale qui constitue le fondement de toutes ces formes de gouvernance est l'appartenance ethnique. Tous les rapports sociaux étaient basés selon les acteurs rencontrés, sur la radicale distinction entre les ressortissants du grand nord et ceux du grand sud. Une participante (étudiante en 2002) au focus group avec les fonctionnaires de la ville relate son expérience sur cette question :

> *« Quand les rebelles ont pris Bouaké, les gens fusaient. Ils tuaient d'autres, surtout les corps habillés les gens qui ne sont pas du nord. Mais y en a qui réussissaient sortir. Ils marchaient, ils passaient par la brousse pour aller à Yamoussoukro pour aller à Abidjan après. Toute la ville était dans les mains des rebelles. C'est eux qui régnaient sur tout. Ils faisaient la pluie et le beau temps. Ils avaient des armes sur toute la ville. Personne ne pouvait parler. »*

### *2.2. Système de mobilisation de la violence dans les interactions sociales à Bouaké*

Aujourd'hui la violence demeure dans les esprits, les pratiques et comportements des populations à Bouaké et constitue l'élément central qui structure les rapports sociaux. Ce système de mobilisation de la violence dans l'interaction sociale a trois fondements essentiels. Il s'agit du sentiment d'être trahis et sacrifiés chez les ex-rebelles, de l'ancrage d'un sentiment victimaire partagé par les groupes sociaux, et la métamorphose de la perception des ex-rebelles chez les populations de Bouaké.

#### *2.2.1. Le sentiment d'être trahis et sacrifiés chez les ex-rebelles*

À Bouaké les ex-rebelles de façon générale se sentent trahis et sacrifiés. Rappelons que les ex-rebelles ne constituent pas une catégorie sociale homogène. Si certains se sont reconvertis dans d'autres activités socio-économiques telles que chauffeurs de motos-taxis, planteurs, hommes de petits métiers, gérants de magasins, d'autres se sont constitués en une organisation bien structurée dénommée "les démobilisés". Toutefois, les reconvertis font également partie de cette organisation ayant un bureau dont les membres ont certaines responsabilités, mais ils sont moins actifs que les autres qui espèrent et attendent tous certains avantages de l'État.

Il est ressorti pendant les investigations empiriques qu'après la chute du régime Gbagbo, l'espoir des ex-rebelles a été fortement brisé. Le minimum des promesses dont l'accomplissement était une évidence sociale pour eux c'était leur intégration dans l'armée régulière ivoirienne. Ils ont été surpris et désillusionnés quand ils se sont rendus compte que les conditions qui ont été posées pour intégrer l'armée régulière étaient telles que la grande majorité ne pouvait pas les remplir. La première condition éliminatoire était le critère de niveau d'étude. Il fallait avoir le Certificat d'études primaires élémentaires (CEPE) ou le Brevet d'études du premier

cycle (BEPC) pour intégrer l'armée ivoirienne. La majorité écrasante des ex-rebelles n'avait pas fait le Cours Préparatoire 1 (CP1). La deuxième condition éliminatoire était le critère d'âge. Il fallait être dans l'intervalle d'âge de 18 à 35 ans pour être accepté au sein de l'armée régulière ivoirienne. De 2002 à 2011, beaucoup d'ex-rebelles avaient déjà dépassé les 35 ans. Même parmi ceux qui remplissaient la condition relative au niveau d'étude, c'est-à-dire ceux qui avaient le CEPE ou le BEPC, certains étaient au-delà de 35 ans, ils avoisinaient la quarantaine. Ceux-là étaient donc éliminés par la limite d'âge.

Sur ces deux bases conditionnelles, beaucoup ont été écartés par le système militaire, selon les acteurs sociaux. Le fait que ces combattants aient été écartés par des critères d'âge et de diplôme, a créé en eux un sentiment de trahison. Alors que ces démobilisés et même certains conducteurs de motos-taxis ont affirmé pendant les focus groups que pendant la rébellion, ils avaient le grade de caporal à l'issue de l'accord de Ouagadougou et bénéficiaient de tous les avantages liés à ce grade. À la fin de la guerre, au moment où ils s'attendaient à un niveau social meilleur, ils se retrouvent à zéro dans une ville où ils étaient des héros hier.

Percevant l'élaboration de ces normes ou d'intégration à l'armée régulière ivoirienne comme une injustice notoire et une stratégie planifiée pour les écarter, les ex-rebelles de Bouaké sont fortement animés de sentiments de frustration d'être des sacrifiés de la rébellion. Ils trouvent inconcevable d'avoir fait la guerre pendant dix ans et d'être réduits à néant à la fin de cette guerre. Un participant au focus group avec les démobilisés relate son amertume :

> *« Nous les démobilisés, on souffre, on souffre vraiment. Çà c'est pas normal. On a fait dix ans de guerre pour être dans cette situation, pour être malheureux. On peut pas manger. Quand on est malade, on peut pas se soigner. Regarde, le mois passé deux de nos amis sont morts parce qu'ils étaient malades et ils n'avaient rien pour se soigner (…) Beaucoup de nos amis, leurs femmes ont ramassé les bagages pour partir avec les enfants, parce qu'ils n'ont plus rien (…) On a un ami, sa femme a accouché, l'enfant est encore bébé, elle est nourrice. C'est quand lui il attrape l'enfant la nuit, et puis elle va se prostituer pour les nourrir. Tu vois ça ? Un homme qui attrape son propre enfant, et puis sa femme va se prostituer pour les nourrir. C'est mon propre ami, je le connais. Voilà comment on souffre ici à Bouaké. Et çà, çà peut pousser l'homme à faire n'importe quoi. »*

### *2.2.2. L'ancrage d'un sentiment victimaire par les groupes sociaux*

Un autre élément favorisant la mobilisation de la violence dans les rapports sociaux est le sentiment d'être victime qui est ancré et partagé par presque toutes les catégories sociales vivant à Bouaké. Commençons par les autochtones Baoulé et certains allochtones, qui se construisent comme étant victimes non seulement de la rébellion, mais aussi et surtout de toutes les populations immigrées ou d'origine étrangère de la ville. Car ils considèrent ces populations comme des envahisseurs qui les ont dépossédés de leur espace social. Avec la rébellion dont les membres

sont perçus par les autochtones et allochtones de la ville comme étant majoritairement étrangers, leur sentiment victimaire a considérablement augmenté surtout que le principal mode opératoire des rebelles est l'usage de la violence et des armes.

Du côté des ex-rebelles, leur sentiment victimaire est encore plus prégnant car celui-ci est accompagné non seulement du sentiment de haine à l'égard des populations autochtones et allochtones qu'ils ont toujours considérés comme ennemis publics surtout pendant les dix années de rébellion, mais aussi à l'égard des pouvoirs publics parce qu'ils se sentent utilisés, trahis et sacrifiés par ceux-ci. Les allogènes de la ville étant également depuis longtemps perçus comme des intrus-envahisseurs et considérés comme alliés ou sympathisants de la rébellion malgré eux, se disent également victimes tantôt des rebelles, tantôt des autochtones et allochtones. Etant donné que la ville de Bouaké a été pendant dix ans le siège de la rébellion, chaque habitant de cette ville se dit avoir absolument perdu un bien ou un proche.

Sur cette base, chacun se construit comme victime et attend toujours une certaine réparation surtout de la part de l'Etat. Ce sentiment victimaire est accompagné chez chacun d'un sentiment d'inégalité sociale, d'injustice sociale et de besoin ou volonté absolu de réparation ou de rétablissement de l'ordre social. Ce qui fait que la plupart des acteurs rencontrés ruminent vengeance. Lors du focus group avec les acteurs de la gare, socialement construits dans la ville comme des porteurs de violence et dont certains sont perçus comme des ex-rebelles, un participant affirme :

> *« Ces petits-là, ils pensent que c'est parce qu'ils sont forts. Avec tout ce qu'ils nous font à Bouaké ici là, si on parle pas, c'est parce que nos responsables nous calment. Quand ton gbaka fait accident dans un village Baoulé, ils vont sortir avec des machettes et des bois, barrer la route et attaquer les Dioula. Sinon, drogue qu'ils fument aujourd'hui et puis ils pensent qu'ils sont garçons là, c'est nous on leur a appris à fumer drogue, nous on mange çà. Mais on les attend seulement. Ils n'ont qu'à fait, un jour tout çà là, ça va finir. »*

#### *2.2.3. La métamorphose de la perception des ex-rebelles chez les populations*

Hier en 2002 et même durant les dix ans que la rébellion a duré, les rebelles étaient acclamés à Bouaké. Ils étaient perçus comme des héros, des sauveurs venus délivrer la population de ses souffrances. Aujourd'hui après la guerre post-électorale de 2011, les mêmes acteurs devenus ex-rebelles sont vus comme des démons, le véritable diable incarné en des êtres humains qu'il ne faut surtout pas approcher.

La Côte d'Ivoire étant divisée en deux durant la rébellion, la ville de Bouaké qui en était le siège était également divisée. Les autochtones Baoulé et les allochtones sudistes d'un côté, et les allogènes (majoritairement Burkinabé et

Malien) et les nordistes acquis à la cause de la rébellion d'un autre côté. De 2002 jusqu'en 2011, ceux qui acclamaient les rebelles, ceux qui les magnifiaient et saluaient leurs œuvres étaient la deuxième catégorie d'acteurs. Ils avaient toujours été diabolisés dès les premières heures par les autochtones et beaucoup d'allochtones.

Les rebelles étant convaincus de la légitimité et la légalité de leur position et de leurs actions, ils étaient sûrs et certains qu'à la fin de la guerre, quand ils seront dans des positions sociales plus élevées, ils seront plus acclamés, plus magnifiés et même cette fois-ci vénérés par tous. Mais le paradoxe social aujourd'hui à Bouaké est qu'ils sont stigmatisés, rejetés et même répugnés par tous. Même ceux qui les acclamaient hier ne veulent pas les sentir aujourd'hui. Ils sont laissés pour compte abandonnés et livrés à eux-mêmes, sans amis et sans parents. Parmi ces ex-rebelles, de façon générale, les quelques-uns qui ont réussi une reconversion professionnelle à minima avec beaucoup de difficultés ont encore de la notoriété aux yeux de la communauté. Mais ceux qui ont conservé le statut de démobilisés espérant avoir des avantages liés à ce statut de la part de l'Etat, sont les plus grandes victimes de ce stigmate. Lors du focus group avec eux, un démobilisé explique leur situation sociale :

> *« On nous voit en diable. On nous voit en démons. Même nos parents veulent plus nous voir. Les Baoulé disent que nous sommes un montres créé par le régime Ouattara, ils disent çà, on entend, mais on peut rien dire parce que tout le monde nous vois en diable. Tout le monde nous rejette. Moi j'étais vigile à San-Pedro chez un Libanais. Il me payait très bien. Mais le jour où il a appris que je suis un démobilisé, il m'a chassé le même jour. Je suis revenu m'asseoir à Bouaké. »*

## 3. Discussion

Après avoir été le siège de la rébellion de 2002 à 2011, la ville de Bouaké se retrouve depuis 2011 être le siège de la violence, de la haine et de la vengeance. Les dix années de gouvernance rebelle ont laissé ces éléments précités comme héritage à cette ville. Les acteurs ou prestataires de violence fabriqués par la rébellion demeurent dans la ville et n'ont pour seule compétence sociale que la violence et la manipulation des armes. La culture de la violence a été également inculquée à la population à travers divers mécanismes sociaux et cette culture de violence est aujourd'hui devenue le moteur structurant les interactions sociales dans la ville. La ville de Bouaké a ainsi la même configuration sociale que la ville de Duékoué qui n'a pas fait l'objet d'une gouvernance rebelle, mais qui a subi en 2010-2011, les mêmes exactions que Bouaké a subi en 2002-2003. Si à Bouaké, tous les acteurs sociaux vivant dans la ville ruminent vengeance les uns contre les autres à cause du sentiment victimaire et de la haine partagée, la ville de Duékoué est également qualifiée de carrefour de la haine. En effet, cette ville est caractérisée par des formes

de violences les plus meurtrière que la Côte d'Ivoire ait connu lors de la crise post-électorale de novembre 2010 à mai 2011 (M. Miran-Guyon et al, 2011, p. 2).

Au cours de la période de rébellion, le statut social des rebelles a rapidement évolué grâce aux différents accords signés entre le nord et le sud de la Côte d'Ivoire. Ainsi, d'analphabètes recrutés dont beaucoup sont venus du Burkina Faso selon les acteurs sociaux rencontrés à Bouaké, ils ont eu pour les hommes de rang le statut de caporal et bénéficiaient de tous les avantages socio-professionnels liés à ce statut. Dans la même optique, la dénomination de la corporation globale a changé. Des Forces nouvelles (FN), la rébellion est passée aux Forces républicaines de Côte d'Ivoire (FRCI). La rébellion ivoirienne devient républicaine (M. Fofana, 2011, p. 2).

Toutefois, cette évolution rapide du statut des rebelles et de la dénomination du mouvement rebelle qui s'est accompagné de tous les avantages requis a réduite à néant tout juste après la guerre post-électorale dans la mesure où les avantages ont été systématiquement coupés et la majorité des ex-rebelles sont écartés par le système politico-militaire et sont laissés pour compte. Cette situation sociale est diamétralement opposée au cas sud-africain. En Afrique du sud, ce sont les violences qui ont créé une situation d'incertitude qui concerne tout le pays (E. Hertement, 2021, p. 1). Alors que dans le contexte ivoirien, c'est au contraire la fin de la guerre qui a créé la situation d'incertitude chez les ex-rebelles qui étaient sereins, confiants, et qui étaient certains d'un niveau social meilleur à la fin de la guerre. D'où les sentiments de frustration, de trahison, de sacrifice et de haine, de colère et de vengeance qui les animent en permanence.

## Conclusion

En définitive, le recours à la violence dans les interactions sociales dans la ville de Bouaké depuis 2011 a pour origine la gouvernance rebelle dont la localité a été victime de 2002 à 2011. En effet ce processus de transmission sociale de la violence à la communauté par la rébellion a été possible grâce à deux principales stratégies. Il s'agit notamment du recrutement des analphabètes dans la rébellion, et de l'usage de la terreur comme mode de gouvernance à Bouaké. En ce qui concerne la mobilisation de la violence dans les interactions dans la ville, elle se manifeste d'abord à travers le sentiment de trahison et d'être sacrifiés chez les ex-rebelles qui croient avoir tout donné pour la rébellion, et ne rien avoir en retour. Il y a ensuite l'ancrage d'un sentiment victimaire chez presque toutes les catégories d'acteurs qui ont été rencontrées lors des investigations empiriques ; et enfin la métamorphose de la perception des ex-rebelles chez la population de Bouaké. Etant applaudis hier, ils sont aujourd'hui diabolisés par la même population.

**Références bibliographiques**

ADAM Michel, 2004, « Guerres africaines », Études rurales, p. 163-164.

AUVRAY Stéphane, 2005, « La rébellion ivoirienne règne à Bouaké, Au centre de la Côte d'Ivoire, la zone de Bouaké, sous contrôle des Forces nouvelles, est dominée par le non-droit et l'arbitraire » La Croix, 30/08/2005.

BANEGAS Richard et LOSCH Bruno, 2002, « La Côte d'Ivoire au bord de l'implosion » Politique africaine, Karthala, 87, p. 139-161.

BORDESSOULE Éric, 2006, « Trois exemples de crise en Afrique subsaharienne », Géoconfluences.

CHAUVIN Emmanuel et MAGRIN Géraud, 2020, « Violences et régionalisation en Afrique centrale », Belgeo, 4.

COULIBALY Tiemoko, 2002, « Sur Fond de Discriminations Ethniques et Régionales : Lente Décomposition en Côte-d'Ivoire », Le Monde Diplomatique, Novembre 2002.

DUHEM Vincent, 2018, « Côte d'Ivoire : Bouaké la rebelle », Jeune Afrique, 03 mai 2018.

FALL Elimane, 2004, « "IB" -Soro : les dessous d'un duel sanglant », Jeune Afrique, 28 juin 2004.

FOFANA Moussa, 2011, Des Forces nouvelles aux Forces républicaines de Côte d'Ivoire, Comment une rébellion devient républicaine, Politique africaine, Karthala, 2/122, p. 161-178.

GALY Michel, 2004, « Côte d'Ivoire : la violence, juste avant la guerre », 209, p. 117-139.

GALY Michel, 2007, « Politologie d'une rébellion. Une "gouvernance par la violence" au nord de la Côte d'Ivoire ? », Cultures & Conflits, 65.

HERTEMENT Emilien, 2021, « Afrique du Sud : le retour des violences plonge le pays dans l'incertitude », Le Figaro, 16/07/2021.

HUGON Philippe, 2006, « Conflits armés, insécurité et trappes à pauvreté en Afrique », Afrique contemporaine, 218, p. 33-47.

MIEU Baudelaire, 2016, « Côte d'Ivoire : violentes émeutes à Bouaké contre l'augmentation du prix de l'électricité », Jeune Afrique, Juillet 2016.

MIRAN-GUYON Marie et al., 2011, « Au-delà du silence et de la fureur. Duékoué (ouest ivoirien) : rencontres interreligieuses au « carrefour de la haine », Politique africaine, Karthala, 3/123, p. 95-115.

NAMASTE Narita, 2018, « Tirs entendus dans des camps de Bouaké en Côte d'ivoire », Afrique, 05 janvier 2018.